

CORNELIA READ

L'Ecole des dingues

roman traduit de l'américain par Laurent Bury



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Où l’on retrouve Madeline Dare, l’héroïne de *Champs d’ombres*, précédent roman de Cornelia Read. Madeline a fini par quitter son trou de Syracuse et, après quelques ennuis avec la justice (elle a quand même abattu un homme), la voilà dans les monts Berkshire, Massachusetts. Campagne tranquille et belles demeures. Son mari adoré ayant perdu son boulot, elle doit accepter un poste de professeur d’histoire à la Santangelo Academy, établissement privé pour adolescents à problèmes.

Derrière les grilles ornementées et les rideaux d’arbres, Madeline découvre un univers étrangement perturbé, composé d’individus – élèves comme profs – qui tous cachent quelque chose, ne fût-ce qu’un profond malaise personnel. Santangelo règne sur les lieux, impose ses méthodes, ses interdictions sélectives de gros mots, et oblige les profs à des entretiens psychologiques. Le malaise s’installe entre une équipe enseignante à côté de la plaque et des élèves aussi fragiles que retors.

Alors, quand deux adolescents se suicident, les pires craintes de Madeline se confirment, et c’est presque à son corps défendant qu’elle se lance dans une enquête qui révélera bien des secrets enfouis sous le vernis d’une société aussi policée que pourrie de l’intérieur.

CORNELIA READ

Née à Oyster Bay's Centre Island, Cornelia Read se définit comme une "rescapée" de son milieu social WASP. Son premier roman, Champs d'ombres (Actes noirs, 2007), a été finaliste de nombreux prix, dont l'Edgar Award.

DU MÊME AUTEUR

CHAMPS D'OMBRES, Actes Sud, 2007 ; Babel noir n° 46.

L'ÉCOLE DES DINGUES, Actes Sud, 2009.

L'ENFANT INVISIBLE, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture : © Naomi Kinnear King

Titre original :

The Crazy School

Editeur original :

Cette édition est publiée avec l'accord
de Mysterious Press, New York, USA

© Cornelia Read, 2008

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02369-0

Extrait de la publication

CORNELIA READ

L'École
des dingues

roman traduit de l'américain
par Laurent Bury

ACTES SUD

*A tous les élèves de l'école Desisto
et surtout à ceux que j'ai eus en classe,
merci pour tout ce que vous m'avez appris.*

PREMIÈRE PARTIE

Massachusetts occidental, 1989

— *J'ai d'ailleurs ma théorie là-dessus. Mon angoisse a toujours augmenté en proportion directe de l'absence de Richard Nixon dans ma vie.*

Julie se met à sourire. Elle devine où je veux en venir.

— *Lorsqu'il était en scène, mentant, trichant, essayant de détruire la Constitution, j'étais furieuse, mais je n'éprouvais aucune angoisse. Puis il a démissionné, en 74, et c'est alors que mon état anxieux a commencé à s'aggraver. Je parie d'ailleurs que je ne suis pas la seule personne psychologiquement handicapée par l'absence de Richard Nixon dans la vie.*

BARBARA HORDON,
Barbara dans la nuit,
Plon, 1980, p. 241.

Un bon mois avant Noël, Forchetti formula l'évidence :

— T'es à chier, comme prof.

Les six autres gamins la bouclèrent aussitôt, leurs regards allant de lui à moi. Pour une fois tout s'arrêta : le tortillage de cheveux, le mâchouillement de crayon et la démangeaison liée à l'angoisse adolescente.

Forchetti fit éclater son chewing-gum et le bruit résonna entre les parpaings d'un jaune bilieux.

La salle était affreuse. Déprimante. Moi non plus, je n'avais pas envie d'être là, mais on n'est pas censé dire ça quand on est le seul adulte présent.

Dehors, les arbres perdaient leurs dernières touches de cuivre rouge et de laiton poli. Les feuilles désolées étaient prêtes à se laisser tomber du haut des érables, des ormes et de Dieu sait quel autre genre d'arbres de la côte est dont je ne connaissais toujours pas le nom, douze ans après avoir quitté la Californie.

Je me détournai lentement de la fenêtre et je croisai les bras.

— Tu l'as lu, ce foutu chapitre ?

Forchetti grimâça pour extirper la petite boulette de Juicy Fruit qu'il avait sur la langue, toute chaude de salive. Il éleva cette cochonnerie à la hauteur de ses yeux et fit mine de me viser, en plein dans le front.

Sans me laisser impressionner, je contemplai son visage étroit, ces traits poupins écrasés par des sourcils noirs poussés trop vite.

— Tu l'as lu, oui ou non ?

Forchetti soutint mon regard et ouvrit une page au hasard. C'était *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, de Maya Angelou. Il jeta le bout de chewing-gum dans son livre et le referma en le claquant contre son pupitre en faux bois.

— Jamais je lirais cette merde, même si tu te mettais à genoux pour me tailler une pipe.

— Putain, écrase, Forniquette ! siffla Wiesner entre ses dents.

Pas mal, ce Wiesner : un mètre quatre-vingt-quinze, des cheveux blond platine plaqués en arrière, les yeux gris avec de longs cils noirs. Il venait de faire huit jours en centre pénitentiaire après avoir retenu en otages un prof et deux élèves, sous la menace d'un couteau de cuisine, afin d'utiliser le téléphone du bureau du directeur pour passer un appel longue distance à sa petite amie. Maintenant, il assistait à deux de mes trois cours.

Forchetti se mit à admirer la moquette.

— Mais elle est vraiment à chier, comme prof, gémit-il. Et toi, Wiesner, tu dois un dollar à SOS-Femmes violées parce que t'as dit un gros mot.

Il avait raison. A l'académie Santangelo, on ne rigolait pas avec ça, parce que le Dr David Santangelo

estimait que “putain” était un juron fondamentalement lié à la violence infligée aux femmes.

C’était en fait le seul mot que les élèves n’avaient pas le droit de prononcer. Pas plus que les profs.

Wiesner sortit de sa poche un billet de cinq dollars tout neuf.

— Comme ça, il m’en reste quatre.

Il leva la main droite, agitant les doigts en direction de Forchetti.

— Madeline c’est pas une *putain* de prof de merde, dit-il en repliant l’index sur le mot accentué. Toi, par contre, t’es un *putain* (le majeur) de sale connard et puis, *putain* (l’annulaire), si tu lui fous pas la paix, je te défonce ton *putain* (l’auriculaire) de petit cul de furet la prochaine fois que je te trouve tout seul dans les douches.

Wiesner plia le billet en quatre et le lança aux pieds de Forchetti.

— Allez, fais-moi plaisir, mets-moi ça dans le petit bocal de Santangelo.

Forchetti rougit, mais il ramassa le billet à terre et le glissa dans sa poche.

J’allais dire à Wiesner d’arrêter de menacer un gamin qu’il dépassait de trente centimètres et qui pesait vingt-cinq kilos de moins que lui, mais Patti Gonzaga commença à grogner, comme elle l’avait fait juste avant de me balancer sa chaise à la tête, la première semaine.

La cloche de midi sonna, Dieu merci. Ils se ruèrent dans le couloir, tous sauf Wiesner qui resta à sa place et se contenta d’étirer les jambes avec un grand sourire.

Une dernière porte claqua au bout du couloir.

Il s'approcha d'un pas tranquille et s'assit sur le bord de mon bureau :

— A quoi tu penses ?

— Je pense que tu vas être en retard à la cantine.

— J'avais envie de t'accompagner, dit-il.

— Je dois encore vous noter tous.

A la fin de chaque cours, nous étions censés attribuer une note à chaque gamin en fonction de son comportement. Forchetti se ramassait uniquement des zéros depuis trois semaines, record insurpassé et inégalé.

Wiesner s'accouda :

— Je peux attendre.

J'ouvris le premier tiroir pour trouver un crayon.

— Ils ne seront pas contents si tu n'es pas là pour les médocs.

— T'as pas l'air dans ton assiette, dit-il d'une voix caressante. Je voulais être sûr que tout allait bien.

Le tiroir était plein de saletés, de souvenirs de mes prédécesseurs : des trombones, des barrettes, du fil dentaire, un demi-tube de cachets pour les brûlures d'estomac et un tournevis.

Généralement, les profs filaient d'ici en vitesse.

Wiesner se pencha pour inspecter le contenu du tiroir. Je relevai la tête :

— Evidemment, pas un seul putain de stylo !

Il sourit, tirant un bic de son blouson :

— Je te l'échange contre le tournevis. J'ai un coup de fil à passer.

Escortée par Wiesner, je traversai la pelouse en direction du réfectoire. Je n'avais pas envie d'y aller. Je voulais sortir pour fumer une cigarette, toute seule dans la forêt, mais je ne pouvais pas parce que les autres profs auraient senti l'odeur sur moi et m'auraient dénoncée.

J'enfonçai la main dans la poche de mon blouson de cuir, partant à la pêche à travers la doublure déchirée pour attraper mon vieux paquet de Camel sans filtre.

J'avais oublié les cigarettes depuis la fac. Maintenant, elles étaient au centre de mon existence, avec la caféine. Ça aussi, c'était interdit, ce qui ne m'empêchait pas d'avalier de grandes tasses du déca tiède autorisé par l'établissement, dans le vain espoir que les fabricants auraient oublié d'émasculer un grain ou deux.

Après une semaine de pluie, l'air qu'on respirait à l'académie Santangelo était frais et piquant, avec une pointe de feu de bois et un soupçon de feuilles pourries. Il y avait même un petit arrière-goût de cidre qui arrivait du verger envahi par les mauvaises herbes, planté à l'époque où cette propriété était la résidence secondaire d'un nouveau riche bostonien, avant la guerre de Sécession.

Le paysage était superbe, ici, dans les Berkshires. C'était au moins une chose.

— J'aime bien ce bouquin, l'*Oiseau en cage*, dit Wiesner.

Il mentait. Je n'aurais pas dû relever.

— La dame qui l'a écrit, dis-je, je connaissais son frère, Bailey. Il venait souvent chez nous.

Je m'apprêtais à raconter à Wiesner qu'un jour, quand j'étais petite, peut-être en 1970, Bailey m'avait vue en train d'enlever des champignons sur un tronc d'arbre avec un couteau économe. Il m'avait promis de m'apporter un cran d'arrêt comme cadeau, le prochain week-end où il reviendrait de Berkeley. Il voulait être sûr que je serais prête "quand la révolution viendrait", vu que j'étais plutôt fortiche pour une petite Blanche.

Je n'avais jamais eu mon cadeau. Il n'avait jamais eu sa révolution.

Wiesner me donna une bourrade dans le haut du bras :

— Alors, tu te l'es tapé, son frère ?

— Bon sang, Wiesner...

Il m'adressa un grand sourire.

— On me la fait pas, à moi.

— J'avais quoi ? Huit ans ?

— Ben voyons, dit-il en éclatant de rire. Huit ans, tu parles.

J'arrêtai de marcher.

— Je te jure.

Il me tapota la tête.

— Et puis merde, tu penses à ce que tu dis ? m'exclamai-je en écartant sa main. Et à ta prof, en plus ? Tu sortiras une connerie pareille à Mindy, à Gerald ou à Tim ?

— Je suis pas débile.

— Alors pourquoi à moi ?

— Peut-être parce que t'es chouette avec ta petite jupe, parce que t'es une blonde aux yeux verts, parce que t'as mis des santiags et parce qu'il fait beau aujourd'hui.

Je roulai de gros yeux et me remis à marcher.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi ? me demanda-t-il par-dessus.

— Ça m'est égal.

— Retourne-toi.

Je pressai le pas.

— D'accord. T'as un aussi joli cul de loin que de près.

Je me retournai. Wiesner souriait encore.

— On est en retard. Si tu as quelque chose à me dire qui ne soit pas uniquement pour m'emmerder, je te donne dix secondes.

Il baissa les yeux, un peu gêné.

— Si je te sors des conneries comme ça, Madeline, c'est parce que je sais qu'avec toi, je peux, tu vois ?

Je fus touchée.

— Parce que tu me fais confiance.

— Non, parce que t'es trop dingue pour imposer des frontières relationnelles.

Il releva les yeux, mais je regardais ailleurs. Je regardais les arbres, n'importe quoi.

J'avais toujours reproché aux psys d'avoir assassiné le langage. Quand on fait bouillir tous les mots, la précision, les métaphores et la beauté s'évaporent, et il ne reste plus au fond de la marmite que des blocs de jargon carbonisés.

— T'as un problème d'autorité, poursuivit-il. J' imagine que c'est pour ça que t'es ici.

— C'est pour ça que *toi*, tu es ici, Wiesner. Je suis ici parce que c'est un boulot comme un autre.

Il haussa les épaules.

— Quand tu seras prête à accepter ta merde, tu sauras *vraiment* pourquoi t’es ici. Ça sert à ça.

— Ouais ! dis-je. “C’est bon pour la maladie.”

— C’est censé vouloir dire quoi ?

— C’est dans un livre, *La Montagne magique*.

— Les bouquins, ça sert à rien.

— Tu serais surpris, répondis-je, alors que je n’avais jamais réussi à lire le roman de Thomas Mann jusqu’au bout, quand j’étais étudiante.

Il me prit par le coude et nous remit en marche.

— On me la fait pas, à moi.

Pas sûr, Wiesner.

J’étais ici parce que j’avais tué un homme. Et je n’en vivais plus.

Je l’avais tué alors qu’il essayait de me tuer, ce qui ne m’aidait pas vraiment à dormir mieux depuis.

Et d’être ici, ça ne m’aidait pas non plus.

Le réfectoire avait l'acoustique d'une patinoire de hockey : les voix d'une centaine d'élèves et d'une trentaine de profs rebondissaient entre la moquette mince et la voûte basse du plafond.

Je m'assis avec les profs. Wiesner s'assit ailleurs.

Il ne restait qu'une place à côté de Mindy, qui essayait d'expliquer à tout le monde autour de la table que son SADAM la reprenait. Elle pouvait à peine entrouvrir la bouche.

J'ai une copine qui avait eu le même syndrome algo-trucmuche de l'articulation machinchose.

— SADAM, ce sont les initiales de quoi, déjà? demandai-je.

Mindy se tourna vers moi en battant des paupières deux fois de suite.

— Soudain arrêt de l'action des mâchoires, répondit-elle, en prononçant le dernier mot "mochoires".

— Je suis vraiment désolée pour toi.

— Ça, c'est trop gentil de ta part, dit-elle en battant de nouveau des paupières, deux fois.

Quand son SADAM ne la faisait pas souffrir, Mindy mâchait du chewing-gum la bouche ouverte. Elle venait de l'Ohio. Dans son appart sur le campus,

chaque centimètre carré disponible était rempli d'animaux empaillés, tous rose vif. Elle avait même fait venir de Dayton le lit à baldaquin que ses parents lui avaient offert pour ses seize ans.

Elle ne pouvait pas me voir en peinture, mais je la détestais encore plus. Elle était tellement superficielle qu'elle était incapable de haïr comme il faut.

Je méprisais son menton fuyant, sa permanente grotesque, ses pulls débiles en angora rose, son gloussement de pétasse. J'étais contente qu'elle soit grosse, puisque j'avais perdu dix kilos depuis que j'étais à Santangelo (j'étais trop malade pour manger beaucoup de quoi que ce soit).

Je poussais dans mon assiette les petits tas de salade et de fromage, rien que pour l'agacer.

— N'oublie pas qu'on voit Sookie tout à l'heure, juste après le déjeuner, dit-elle.

— Merci, Mindy, je sais qu'on voit Sookie tout à l'heure.

Je préférais penser que notre haine réciproque n'était pas la raison pour laquelle nous avons été toutes deux confiées au même thérapeute, mais cela ne m'aurait pas étonnée. Nous y passions une heure deux fois par semaine, avec Tim.

Mindy tendit en avant son cou de tortue pour parler à mon voisin.

— Je sais que *toi*, tu n'auras pas oublié, Tim. Tu n'es pas passif-agressif comme certains.

Battement de paupières. Battement de paupières.

Tim, un petit bonhomme inoffensif, avait la peau et les cheveux si pâles qu'il était pratiquement transparent.

Sookie ressemblait à un labrador jaune : elle était blonde, avait de grosses pattes et débordait d'une affection aveugle.

Dans cette école, tout le monde devait se soumettre à la thérapie officiellement approuvée : pas seulement les gosses, mais les profs aussi, le personnel administratif et tous les parents d'élèves. Nos séances à nous avaient lieu sur le campus, mais Santangelo disposait d'une équipe de psys ambulants qui rencontraient les parents dans tout le pays. Quand ils manquaient une séance, on les privait pendant un mois de contact avec leur gamin, par courrier ou par téléphone. Je ne pouvais pas admettre que ce soit légal, mais ils étaient assez désespérés pour tout encaisser sans protester.

Ces parents voulaient aider leurs enfants à devenir meilleurs, ils voulaient croire que Santangelo avait le remède miracle, qu'il arrangerait tout et que leurs gosses résisteraient au suicide, à l'héroïne, à la schizophrénie, au besoin de sniffer de la colle, de l'essence, de la laque pour les cheveux ou de ce truc qu'on vaporise sur les disques pour enlever la poussière.

Je voulais croire que Santangelo arrangerait tout pour *moi*, tant qu'il y était. Qui parmi nous n'a pas envie d'être absous, de tout confesser, dans l'espoir d'en sortir pur et comme neuf?

C'est juste que, dans mon cas, j'étais déjà la deuxième génération, un de ces enfants embarqués par des parents qui essayaient d'atteindre la vitesse de libération, à l'institut Esalen, à Woodstock ou, Dieu nous protège, dans la secte de Jonestown.

Fouillez dans les caisses à bières pendant n'importe quel vide-grenier d'une banlieue pavillonnaire et vous tomberez sur au moins l'un de nous en photo : des gosses blonds et nus qui gambadent sur la couverture écornée d'un vieil album rayé. *Eat a Peach. McCartney.*

Nous étions les bébés mignons, idéaux, qui devaient hériter de leur nouvel éden après la guerre du Viêtnam, après Nixon, quand tous les vieux cons aigris arrêteraient de vouloir bétonner le paradis, construire des parkings et des conneries comme ça.

Cela dit, je ne peux rien reprocher à mes parents. Qui n'aurait pas voulu échapper à Eisenhower ou à Levittown, la gentille banlieue-trou noir ? Comment ne pas fuir la pulsion de mort des républicains et la trompette latino de Herb Alpert ?

J'en étais donc là, en novembre 1989 : Madeline Dare, vingt-six ans, complètement perdue, perchée sur une colline des Berkshires.

Les gens du coin l'appelaient Wifflehead Mountain : un pic unique coincé entre les collines verdoyantes et les canyons à l'ouest de Stockbridge, un mini-Cervin qui attirait depuis un siècle toutes sortes de garçons perdus et d'hommes en quête de vérité, d'aventurières et d'esprits païens, un défilé d'Enfants Adultes assez riches pour se rebeller contre le fardeau de l'âge et de la responsabilité, de la mortalité et de la méthode scientifique.

Le "pensionnat thérapeutique" Santangelo n'était qu'une des facettes de l'industrie locale.

Il y avait le centre de yoga où on payait mille dollars par semaine pour se nourrir de jus de fruits très

dilué et pour dormir sur un matelas pas plus épais qu'une serviette de toilette.

Il y avait les grands sanatoriums victoriens qui avaient essoré les ivrognes et les drogués les plus artistiques du pays, dont il restait une réserve suffisante pour fournir aux Berskhires une alimentation régulière en épaves bohèmes.

Il y avait les reliefs de communautés et d'utopies innombrables, depuis les shakers partisans du célibat, dont la secte s'était éteinte faute de pouvoir perpétuer la race, jusqu'aux plus récents accros au LSD, totalement dévergonchés, qui n'avaient rien laissé d'autre que leurs puces, des jardinières en macramé inachevées et des pelouses jonchées d'appareils électroménagers cassés.

Et puis il y avait cette école dont le portail de pierre était surmonté d'un ridicule arc de cercle de papillons en fer forgé, mascottes qui voltigeaient autour de la devise de l'établissement : "Libre de vivre."

Je repoussai ma salade sans y avoir goûté et, tout à coup épuisée, je tendis la main en direction de la cruche de faux café.

Mindy plaça un bras autour de mes épaules.

— Tu vas parler à Sookie de tes problèmes alimentaires ? murmura-t-elle, suave.

— Et toi, tu vas lui parler de tes problèmes à toi ? répliquai-je, encore plus suave. J'ai l'impression que tu as laissé un peu de glace.

Même Mindy ne méritait pas ça.

Elle se dégaya en se tortillant, non sans laisser du duvet d'angora rose un peu partout sur la manche de mon pull noir qui n'avait rien de duveteux.

— Mindy, je suis désolée. Je suis dégueulasse de t'avoir dit ça. J'ai dû dormir trois heures la nuit dernière et, en ce moment, mon estomac est un vrai cauchemar. Ça ne justifie rien, mais j'espère que tu accepteras mes excuses.

— J'accepterai que tu viennes ce soir à la réunion pédagogique. A moins que tu n'estimes plus judicieux de te virer toi-même.

— Elle ne peut pas se virer elle-même.

Mindy dirigea son regard vers Lulu, assise en face. Lulu enseignait l'espagnol, appris pendant un séjour au Pérou quand elle était volontaire du Corps de la paix. Une fois revenue au ranch familial, en Pennsylvanie, elle avait fini par atterrir ici, le seul autre emploi qu'on lui proposait étant celui de réceptionniste au motel du coin.

Elle était pour moi le seul élément positif à Santangelo. Malgré son goût excessif pour les comédies musicales.

— Et pourquoi Madeline ne pourrait pas se virer elle-même ? demanda Mindy.

Sa mâchoire émettait un cliquetis métallique, comme une boule de flipper qui bondit et vient frapper la vitre.

— Parce qu'elle s'est virée elle-même hier, répondit Lulu. Tu ne peux pas te virer quand tu t'es déjà virée la veille. Y a que la première fois qui compte.

— Comme perdre sa virginité deux fois, dit Tim.

Lulu ferma les yeux, expira par le nez et ébouriffa avec les poings ses cheveux bruns hérissés. Non sans un certain enthousiasme.

Je savais à quoi elle pensait. Elle se disait : *Non, Tim, ce n'est PAS DU TOUT comme perdre sa virginité deux fois, et tu le saurais si tu n'étais pas COMPLÈTEMENT débile, mais tu ne comprends RIEN A RIEN, comme on s'en est tous rendu compte après les conneries que tu nous as racontées hier soir, pendant la séance de thérapie de groupe où Madeline s'est virée elle-même.*

Elle ouvrit les yeux et me sourit.

Et nous fûmes sauvés par l'arrivée du Dr Ed, avec sa pile d'Assiettes de Médocs.

Il fit le tour de la table, remettant à chaque prof l'épais disque blanc d'une assiette de cantine.

Chacune était remplie d'un demi-cercle de minuscules enveloppes brunes. La dernière fois que j'avais vu ce genre d'article de papeterie, elles étaient remplies de marijuana mexicaine totalement sans effet, et se vendaient cinq dollars pièce à Manhattan, dans la 14^e Rue, entre la Deuxième et la Troisième Avenue, vers 1983.

Dans ma tête, je les appelais encore des "poches à dope", association d'idées dont je ne me sentais pas prête à faire part aux autres convives.

Chaque enveloppe portait le nom de famille d'un gamin et l'initiale de son prénom, suivis d'une liste des médicaments contenus à l'intérieur : Haldol, Prozac, lithium, Lexomil.

Lulu, Mindy, Tim, Gerald et le Nouveau reçurent leurs assiettes respectives des mains du Dr Ed, en terminant par le Nouveau.

Le Dr Ed eut une conversation avec lui, en désignant successivement chaque enveloppe et son destinataire.

Le Nouveau l'écoula avec le plus profond sérieux, puis son regard croisa le mien et il me fit un clin d'œil. C'était un vrai bébé, avec ses cheveux blonds frisés qui me rappelaient ces fragments de ma jeunesse passés à bécoter inconsidérément des surfeurs.

Les porteurs d'assiette partirent faire leur tournée de distribution. Chaque gosse devait se mettre les médocs dans la bouche, rendre l'enveloppe vide, boire une gorgée d'eau, déglutir, puis se renverser la tête en arrière, ouvrir la bouche et promener sa langue de droite à gauche et de bas en haut, pour qu'on puisse vérifier que toutes les pilules avaient été dûment ingérées.

Pas question de jouer à cache-cache. Pas question de faire la collec et d'échanger les doubles avec ses potes.

On ne me donnait jamais d'Assiette à Médocs pendant les repas parce que j'étais la seule prof à ne pas vivre sur le campus. J'étais trop heureuse de foutre le camp tous les soirs mais, ces derniers temps, j'avais du mal à me réadapter au monde normal, comme quand on a la peau qui démange parce qu'on remonte trop vite à la surface et qu'on n'a pas de chambre de décompression pour vider son sang des douloureuses bulles "thérapeutiques".

Au moment où je m'adossai à ma chaise pour profiter du soleil qui entrait par une verrière, un gros nuage passa devant.

Génial. Toute la journée allait se dérouler comme ça.

Le Nouveau remporta le concours d'assiettes vidées. Il revint à table et s'assit à côté de moi, à la place de Mindy.

— Euh... Je crois que c'est la chaise de Mindy.

— Il y a son nom dessus ? demanda-t-il. J'avais l'impression que vous n'étiez pas vraiment les meilleures amies du monde.

— Euh... Non.

— Non il n'y a pas son nom dessus ou non vous n'êtes pas les meilleures amies du monde ?

— Les deux.

— Je ne veux pas que Mindy se mette en colère, c'est juste que tu es la seule à qui je ne me sois pas encore présenté.

Mindy se mettrait en colère de toute façon. Elle passait son temps à être en colère.

— Je m'appelle Madeline.

— Et moi Pete.

Il avait un de ces sourires qui se forment très lentement, un sourire qui tue.

A cet instant précis, le nuage s'éloigna du soleil et un énorme rayon de lumière chaude vint frapper ses boucles blondes.

A l'autre bout de la pièce, j'aperçus Wiesner qui faisait tinter un couteau à beurre contre son verre. Il nous avait à l'œil.